

XYZ. La revue de la nouvelle



Le réveil

Martine Latulippe

Numéro 63, automne 2000

Apparences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Latulippe, M. (2000). Le réveil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 80–83.

Le réveil

Martine Latulippe

Voluptueusement, elle s'étire, esquissant un sourire coquin en découvrant quelques courbatures imputables à sa fougue de la nuit passée. Elle cambre le dos, étend les bras de chaque côté. Sa main frôle le drap un peu rude, un peu froid. Froid. Elle n'ose y croire, et pourtant. Ses yeux s'ouvrent sur un lit trop grand, trop vide. Elle est seule.

« Évidemment que tu es seule », marmonne-t-elle, hargneuse, entre ses dents serrées. « Tu t'attendais à quoi ? Une demande en mariage ? » Échec navrant. Les tentatives d'humour cynique et les sarcasmes n'ont aucun effet sur elle ce matin. Elle referme les yeux, tente d'échapper à l'odeur qui imprègne les draps plus très blancs du lit où elle est étendue. Sur ses lèvres qui chuchotent, les injures se bousculent. « Pauvre idiote. Pauvre naïve. » N'en finit plus de se traiter d'imbécile.

Sous les paupières closes, la scène de la veille rejoue lentement. Ce petit café de la Basse-Ville, la discussion avec les copains et copines, le léger ennui qui s'installe en elle. Elle soupire sur la routine, la monotonie. Ses yeux dérivent, elle promène distraitement son regard dans la salle enfumée en répondant vaguement au copain qui lui parle d'elle ne sait trop quoi. Soudain, le regard ne fait plus qu'effleurer. Pris au piège, intercepté, il s'arrête. Ses yeux ont rencontré ceux d'un garçon assis quelques tables plus loin. Un homme assez jeune, la trentaine à peine, aux cheveux mi-longs, aux yeux sombres, qui lève doucement son verre dans sa direction, portant un toast muet avec elle, buvant une gorgée, lui adressant un clin d'œil.

Soudain, les notes de jazz semblent venir de loin, de très loin. La fumée du petit café ne la dérange plus ; elle la sert, même, est utile pour camoufler le rouge qui n'a pas manqué de lui monter aux joues, au front. Les diverses discussions ne la concernent pas, ne l'atteignent plus. Elle sourit légèrement, séduite déjà. Elle lève aussi son verre, prend une gorgée, n'arrive pas à

détacher ses yeux du garçon. La soirée s'éternise. Autour d'elle, les silences deviennent de plus en plus longs et on parle de partir.

Elle est toujours rivée à ses yeux, son attention revenant parmi les copains l'espace de quelques secondes pour sauver la mise pendant que son esprit travaille avec acharnement. Comment l'aborder? Viendra-t-il lui parler? Et s'il était trop timide? Il semble à la fois si inaccessible et si attirant... Surtout, garder le mystère. Ne pas se livrer tout entière. L'intriguer. Mais doit-elle se diriger vers lui? Avec les minutes s'envolent les questions. Il est tellement tard déjà... Tout autour, on finit la bière depuis longtemps tiède, on écrase des cigarettes, on s'embrasse avant d'aller dormir. Les copains vont rentrer chacun chez soi.

Elle se lève aussi, fait la bise en automate, riant doucement, oui, oui, on s'appelle. Bonne nuit et à demain. Elle hésite gauchement, se réprimande intérieurement. Quoi? Qu'un homme lève son verre vers elle dans un café bondé et la voilà qui s'imaginer tout de suite pouvoir le séduire? Ciel! quelle confiance en soi! Et qu'aurait-elle pour charmer ce garçon? Juste au moment où elle réussit à se convaincre qu'elle n'a absolument rien pour ce faire, voilà qu'il se lève, s'approche, sourit, et Dieu qu'il est beau, qu'il lui plaît! D'un geste timide, à moins que ce ne soit machinal, il repousse ses cheveux derrière ses oreilles, penche un peu la tête pour être à sa hauteur, pour chuchoter tout près d'elle.

Il demande doucement si elle a sommeil. Non, non, vraiment, on ne peut pas dire qu'elle s'endorme. Sa voix tremble un peu. Il sourit. L'invite à sortir, à arpenter la ville. Et elle le suit, marche avec lui dans la nuit, dans le noir qui a recouvert depuis longtemps les rues de Québec. Des miaulements déchirants les font parfois sursauter, quelques lumières encore allumées attirent leur attention vers les fenêtres d'appartements où des gens se préparent lentement à se coucher. Ils parlent peu tous les deux, à voix basse quand ils le font.

Et de fil en aiguille, la voilà qui se prépare à faire ce qu'elle s'était toujours promis de ne pas faire. Finis les revendications féministes, les slogans «L'esprit d'abord, le corps ensuite», les belles résolutions de rester entourée de mystère. Elle ne veut pas

le séduire par son intelligence, elle le veut, tout simplement. Elle le regarde et sent déjà son long corps contre le sien. Le premier soir, jamais, qu'elle s'était juré plusieurs fois. Jamais, jamais. Elle chuchote ce mot dans la nuit tranquille et sourit doucement. Il demande ce qu'elle dit. Rien. Rien, rien, assure-t-elle. Et leurs pas se dirigent à l'unisson vers le premier hôtel qu'ils trouvent.

Et les belles idées d'antan lui semblent soudain stupides. Pourquoi jamais ? Ils se jettent l'un sur l'autre dès que la porte est refermée, abandonnant la timidité, riant tout bas des maladresses que l'ardeur fait commettre et oublier, de leurs corps qui se hâtent de se découvrir, qui s'enlacent fébrilement. Ils basculent sur le tapis laid de la chambre et il lui semble soudain qu'elle n'a jamais vu un aussi beau tapis. Que toute la pièce a un charme fou. En fait, elle ne voit plus rien autour. Ne fait que caresser et embrasser cet inconnu sans trop comprendre ce qui lui arrive, sans trop chercher à comprendre non plus.

Et quand ils se retrouvent couchés dans le lit, épuisés pour quelques minutes, elle se dépêche de lui dire que ce n'est pas dans ses habitudes. Il éclate de rire et chuchote que c'est la première fois qu'il agit ainsi. Et elle le croit. Ferme les yeux et est heureuse, heureuse d'apprendre qu'il n'adresse pas ce toast charmeur à une nouvelle fille chaque soir dans ce même café, que c'est elle qu'il a vue, qu'il a voulue. Et de nouveau ce besoin urgent de se jeter dans ses bras.

Ils ont peu parlé pendant la nuit, préférant agir. Mais elle a senti la tendresse derrière la fougue, la douceur des baisers, des caresses, du moindre geste. Elle en est sûre. En était certaine. Aux petites heures, très petites même, ils ont fini par s'endormir, corps lovés dans ce lit d'hôtel un peu sale, chargé maintenant de leurs odeurs. Elle a dormi en souriant dans la chaleur de cet homme. Épuisée, elle a sombré.

Puis, le réveil. Elle s'étire, tend le bras, et rien. Mais à quoi s'attendait-elle, enfin ? En connaît-elle beaucoup, des histoires de ce genre qui ne se concluent pas au petit matin ? Elle se décide à ouvrir les yeux complètement, voit la chambre telle qu'elle est réellement : minable. Pourtant, cette nuit, elle l'a trouvée

belle, cette chambre. Cette pièce aux tristes tons de brun et de beige, au tapis usé et aux rideaux jadis blancs lui a paru superbe. Ce matin, elle la trouve répugnante.

Elle frissonne, nue dans le lit trop grand, ramasse son t-shirt par terre et l'enfile, se lève, pose le pied sur le tapis rugueux. Des yeux, elle fait le tour de la chambre, cherchant avidement un message, un signe quelconque. Rien.

Elle sait bien que c'est l'usage, qu'il ne lui a rien promis, que les moments passés avec lui n'en sont pas moins beaux. Mais elle n'y peut rien, a du mal à refouler les larmes. Elle cligne des yeux plusieurs fois, va dans la salle de bain, mais il n'y a personne là non plus. Et elle a beau scruter les tables et commodes de la chambre, une seule constatation s'impose : il a filé pendant son sommeil, sans même prendre le temps de lui parler, de lui écrire.

« Voilà qui m'apprendra », ricane-t-elle en s'habillant. Du mystère, hein, qu'elle disait ? Elle se passe un peu d'eau sur le visage, lève les yeux au ciel en se reprochant sa naïveté. Puis, sur un dernier regard, elle ferme la porte de la chambre et sort de l'hôtel. L'air froid lui fait du bien, ramène un peu de rouge sur ses joues blanchies par la colère. Les poings serrés, le sourire sardonique, elle n'arrive pas à se détendre. Elle quitte l'hôtel à pas pressés, s'avançant sur le trottoir tête baissée, déçue, humiliée.

Et son pas est si décidé que les passants s'écartent pour lui laisser la place. Et elle a telle hâte de regagner son appartement, de fuir cet hôtel miteux qu'elle ne voit même pas, sur le trottoir d'en face, dans la direction opposée, un joli garçon aux cheveux mi-longs qui se dirige rapidement vers l'hôtel, le souffle court, deux cafés dans une main, un sac de croissants dans l'autre.